

Le môme en conserve, Christine Nostlinger, pages 214-221, Le livre de poche, 2014.

Madame Bartoletti reçoit un jour par la poste un enfant dans une grosse boîte de conserve. Elle pense qu'il s'agit d'une erreur de commande mais garde l'enfant qu'elle prénomme « Frédéric » et commence à bien l'aimer et à s'en occuper avec son compagnon, Monsieur Alexandre. Frédéric est en réalité un enfant programmé pour être extrêmement poli (c'est un « enfant instantané », car il est envoyé « tout prêt »), il se destinait à être livré dans une autre famille qui compte bien le récupérer.

L'homme aux lunettes métalliques et celui en uniforme bleu ciel voulurent pénétrer dans l'arrière-boutique.

« Il vous faudra passer sur mon cadavre ! » lança M. Alexandre d'une voix tremblante.

Ça ne sonnait pas très convaincant.

-Ne les laisse pas passer, Alex ! Flanque-leur des coups de pied !

-Inutile que j'aie le chercher ! dit le monsieur aux lunettes métalliques en souriant avec fatuité. Mes enfants instantanés obéissent au doigt et à l'œil ! » Il mit ses mains en cornet et cria : « Frédéric ! »

Il eut beau hurler « Frédéric » encore trois fois, aucune réponse. Les lampes du plafond continuaient à tanguer et les flacons tintaient de plus en plus fort. Quant à la tâche, elle avait envahi tout le plafond.

« Pourquoi ne vient-il pas ? demanda le monsieur chauve. Nous avons commandé un enfant obéissant.

-Vous savez, intervint Mme Bartolotti. Il n'écoute rien de ce qu'on lui dit ! On a beau s'égosiller, il n'en fait qu'à sa tête ! »

La fouine se leva comme mue par un ressort et grinça :

« Mais le petit garçon que nous avons commandé était censé obéir au doigt et à l'œil !

-C'est ce qu'il fait ! tenta de la rassurer le monsieur aux lunettes métalliques. Quelqu'un doit l'empêcher de descendre. Probablement cette petite peste ! »

L'homme aux lunettes métalliques se tourna vers un des hommes en uniforme bleu ciel et lui dit :

« Gardez la porte, nous allons donner l'assaut ! »

M. Alexandre eut beau se mettre courageusement en travers du chemin et Madame Bartolotti eut beau empoigner la dame en uniforme bleu ciel par les cheveux, le monsieur aux lunettes métalliques, suivi du couple et de son autre sbire, se rua dans l'arrière-boutique. Ils traversèrent au pas de course la première, puis la seconde et enfin la troisième. Ils étaient au pied de l'escalier lorsque Frédéric lança d'une voix de stentor :

« T'affole pas, vieux con, j'arrive ! »

Et il descendit à plat ventre sur la rampe. La fouine reçut ses deux pieds dans le ventre.

« S'cusez, la vieille ! ricana-t-il. J'l'ai pas fait exprès. » Puis il se tourna vers les trois hommes et demanda : « Quel est le fils de truie qui m'a causé en gueulant comme ça ? »

La fouine se mit à glapir en se tenant le ventre à deux mains :

« Monsieur le directeur, vous n'allez tout de même pas prétendre que c'est là l'enfant que nous avons commandé ! »

Le directeur rajusta ses lunettes et dévisagea Frédéric.

« Hé, tonton, lança Frédéric. J'connais une chanson super ! » Et il se mit à beugler :

« Le seul reproche au demeurant

Qu'aient pu mériter mes parents

C'est d'avoir pas joué plus tôt

Le jeu de la bête à deux dos. »

- Inouï, c'est inouï ! vociféra le monsieur chauve. Et vous voulez nous faire prendre ce garnement pour un enfant modèle ? Vous n'êtes qu'une bande d'escrocs, de truands !

- Hé là, mets une sourdine, pépé ! protesta Frédéric. Sinon je te coupe les moustaches et pour le coup, t'auras plus un seul poil sur le caillou ! »

C'est alors que Sophie fit son apparition en haut de l'escalier. Elle se pencha et demanda :

« Frédéric, t'as la dalle ?

-Un peu, ouais ! répondit Frédéric avec un ricanement d'une extrême vulgarité.

-Qu'est-ce que tu veux bouffer ?

-De la glace à la vanille et des épinards. Attrape ! » brailla Sophie.

La glace et les épinards atterrirent, comme par hasard, sur le monsieur aux lunettes métalliques, sur l'homme en uniforme bleu ciel et sur le couple en gris.

« Je le nourris toujours comme ça ! expliqua Sophie. Je me mets en haut de l'escalier et je lui lance des poignées de nourriture qu'il doit attraper avec la bouche, c'est vachement marrant.

- C'est pas ma faute si elle vise mal ! » expliqua Frédéric.

Le directeur dut retirer ses lunettes métalliques devenues opaques. Le verre gauche était aveuglé par la glace, le droit par des épinards. Il observa Frédéric d'un œil myope et conclut :

« Cet enfant ne sort pas de mon usine. C'est impossible. »

L'homme en uniforme bleu ciel était occupé à nettoyer sa veste horriblement tachée.

Le couple en gris s'était réfugié derrière une pile de cartons.

« Quel sale gosse ! marmonnait le monsieur chauve.

- J'aurais mieux fait d'acheter un chien ! » se lamentait la fouine.

Le couple s'en alla sans dire au revoir.

« Chef, que se passe-t-il ? cria l'homme en uniforme bleu ciel chargé de garder la porte. Pourquoi ces messieurs-dames s'en vont-ils sans le gosse ? Pourquoi nous traitent-ils d'escrocs ? Chef, keskispasse ? »

Sa voix tremblait de désarroi.

Le directeur avait enfin réussi à essuyer ses verres, et son sbire à nettoyer sa veste tant bien que mal. Le directeur chaussa de nouveau ses besicles et déclara :

« On s'en va !

-Et moi ? lança Frédéric.

-Toi, tu vas au diable ! vociféra le directeur.

-Que c'est doux à entendre ! s'écria Mme Bartolotti en ouvrant la porte de l'arrière- boutique. Messieurs, madame, merci de votre charmante visite, j'ai vraiment été à la fête ! lança- t-elle aux uniformes bleu ciel, en s'effaçant pour les laisser passer.

-Et n'oubliez pas de récupérer les bonshommes que vous avez postés dans la cour ! leur cria M. Alexandre. Sinon Mme Duroquet risque de se mettre en colère pour de bon ! »

Il referma la porte sur eux.

Frédéric était assis, tout pile, sur une caisse d'aliments pour bébés.

« Ouf ! souffla-t-il. Ça a été dur !

-Mon pauvre trésor, murmura Mme Bartolotti en lui caressant la joue droite.

- Mon pauvre trésor, murmura M. Alexandre en lui caressant la joue gauche.

- Tu as été super ! » lança Sophie en dévalant l'escalier.

Puis elle l'embrassa sur la bouche.

« Dois-je rester ainsi ? demanda Frédéric.

-Non, pour amour du Ciel ! s'écria M. Alexandre.

-Dois-je redevenir comme avant ?

-Non, pour l'amour du Ciel ! » s'écria Madame Bartolotti.

Sophie prit alors Frédéric par l'épaule et lui murmura à l'oreille :

« T'inquiète pas, on verra ça tous les deux. ! »

Le renard et la cigogne, Jean de La Fontaine (1668)

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
 Le Galand, pour toute besogne (3)
 Avait un brouet (4) clair (il vivait chichement).
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
La Cigogne au long bec (5) n'en put attraper miette ;
Et le Drôle eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
À quelque temps de là, la Cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie."
 À l'heure dite, il courut au logis
 De la Cigogne son hôtesse ;
 Loua très fort sa politesse,
 Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout ; Renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
 On servit, pour l'embarrasser
En un vase à long col, et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du Sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris,
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
 Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
 Attendez-vous à la pareille

(1) au XVIème, le mot est employé au sens très vague de chose

(2) bouillon qu'on portait autrefois aux nouvelles mariées le lendemain de leurs noces..., se dit aussi d'un méchant potage

Le convive comme il faut, Philippe Dumas, L'école des loisirs, 2005.

Manger est un plaisir. Encore faut-il que ce plaisir ne soit pas gâché par quelqu'un qui vous coupe l'appétit. Pour ne plus dégoûter vos voisins de table, voici le guide indispensable mis au point par l'illustre professeur Paul Hitaisse, grand spécialiste international en la matière.

Catalogue des fautes

Stade du simple malotru.

Se mettre à table les mains sales et les ongles en deuil.
Manger le nez dans son assiette

Stade du mufle.

Pousser avec son pouce.
Ne pas faire face à son assiette (pour regarder la télévision).
A peine assis, porter la main aux plats en ressemblant au loup.

Stade du cochon.

Se balancer sur sa chaise.
Commencer à manger avant tout le monde.
Bruit de mastication

Stade du porc écœurant

Remettre dans le pot son restant de moutarde
S'essuyer sur la nappe
Manger sa salade comme un lapin en la faisant disparaître peu à peu dans sa bouche.

Catalogue des attitudes exemplaires

Ajouter son doux babil à la conversation
Se porter volontaire pour aller chercher du pain
Se servir en laissant la plus grande part pour le suivant
Garder les coudes au corps
tendre un couteau à une personne en tenant la pointe tournée vers soi

Comme dans beaucoup de pays, la table est le lieu de rencontre et d'échange d'idées. Il est préférable de s'y sentir à l'aise, ni coincé, ni intimidé. Seul le naturel que vous donne un bon entraînement vous procurera cette aisance agréable à tous.

On reconnaît un grand peuple à la politesse que chacun témoigne à son compatriote. En respectant son voisin, on gagne son respect. Les bonnes manières de table sont plus qu'un code de bienséance. Elles sont une véritable philosophie que chacun aura grand intérêt à mettre en pratique. C'est du moins l'opinion du professeur Hitaisse, qui a bien étudié la question.

« La politesse est le charme des relations sociales ».

Les caractères, La Bruyère (1688)

La Bruyère est un célèbre moraliste du 17^{ème} siècle. Voici comment il dépeint le malpoli !

Il ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois. Il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes, les remanie, démembré, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe ; on le suit à la trace. Il mange haut et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier ; il écurve ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service. Tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

Nouvelles histoires pressées, Bernard friot, « Poli », pages 63-66, Milan poche, 2007.

Moi, je suis poli. Mais ce n'est pas ma faute. Je suis trop timide. Alors, quand une grande personne me parle, je sais tout juste dire : « Bonjour, madame. Merci beaucoup. S'il-vous-plaît. Oui, monsieur... »

L'autre jour, maman m'a dit : « Va porter ce pot de confiture à Mme Dulong-Debreuil. Mais dépêche-toi et, surtout, si elle t'invite à rentrer, dis-lui que tu n'as pas le temps. »

Je suis donc allé chez Mme Dulong-Debreuil. Elle habite une vieille maison entourée d'un jardin à l'abandon, une vraie jungle. J'ai réussi tant bien que mal à me frayer un chemin et j'ai frappé à la porte.

- Oh bonjour, mon trésor, a dit Mme Dulong-Debreuil en m'ouvrant la porte. Comme c'est gentil de rendre visite à une vieille dame esseulée !

- Bonjour, madame, ai-je répondu poliment. Maman vous envoie...

- Mais entre donc, mon trésor, m'a interrompu Mme Dulong-Debreuil. Ne reste pas planté là, tu vas prendre froid.

Je n'ai pas osé dire non, évidemment, et j'ai suivi Madame Dulong-Debreuil dans son salon. D'un geste de la main, elle m'a désigné un vieux fauteuil défoncé. Poliment, je me suis assis. Catastrophe ! J'ai cru que je disparaissais dans une cuvette de WC ! J'ai réussi in extremis à me rattraper aux accoudoirs.

- Tu es bien installé, mon trésor ? m'a demandé Mme Dulong-Debreuil de sa voix de crécelle.

- Oui, madame, ai-je répondu poliment.

Ensuite, j'ai senti une chose répugnante le long de ma jambe.

- Ça ne te gêne pas, mon trésor, si Pouffi s'installe sur tes genoux ? m'a demandé Mme Dulong-Debreuil.

- Non, madame, ai-je répondu poliment.

Et Pouffi, après avoir escaladé ma jambe droite, s'est installé confortablement sur mes genoux. Il s'est même amusé à me chatouiller le nez avec sa langue fourchue. En plus, on ne s'imagine pas, mais un boa constrictor, ça pèse rudement lourd.

Mme Dulong-Debreuil m'a laissé deux minutes tout seul avec Pouffi, puis elle est revenue avec un verre à la main.

- Tiens, mon trésor, a-t-elle dit, je t'ai préparé un verre de jus de pomme.

Effectivement, ça ressemblait à du jus de pomme, mais ça n'avait pas la même odeur. Et quand j'ai commencé à boire, je me suis aperçu que c'était du whisky.

Mais, bien sûr, je n'ai rien osé dire et j'ai vidé mon verre en faisant d'atroces grimaces, tellement ça me brûlait l'estomac.

Ensuite, je me suis senti tout bizarre, tout différent. Et quand Mme Dulong-Debreuil m'a tendu la boîte à cigares, j'ai donné un coup de pied dedans, j'ai lancé son Pouffi par la fenêtre et j'ai dit à cette vieille sorcière :

- Madame Dulong-Debreuil, vous êtes une...

Mais non, je ne peux pas le répéter. Je n'ose pas... Je suis trop poli !

Les petites filles modèles, la comtesse de Ségur (1858)

Chapitre XXVIII: La partie d'âne

Un déjeuner sur l'herbe est prévu ce jour-là. Sophie est très impatiente, car le trajet est prévu à dos d'âne.

Quand sa toilette fut faite, elle courut à la fenêtre et vit avec bonheur sept ânes sellés et rangés devant la maison. Elle descendit précipitamment et les examina tous.

" Celui-ci est trop petit, dit-elle; celui-là est trop laid avec ses poils hérissés. Ce grand gris a l'air paresseux; ce noir me paraît méchant; ces deux roux sont trop maigres; ce gris clair est le meilleur et le plus beau: c'est celui que je garde pour moi. Pour que les autres ne le prennent pas, je vais attacher mon chapeau et mon châle à la selle. Elles voudront toutes l'avoir, mais je ne le céderai pas."

Pendant que, songeant uniquement à elle, elle choisissait ainsi cet âne qu'elle croyait préférable aux autres Nicaise et son fils, qui devaient accompagner la cavalcade, plaçaient les provisions dans deux grand paniers qu'on attacha sur le bât de l'âne noir.

Mme de Fleurville, Mme de Rosbourg et les enfants arrivèrent: il était neuf heures; on avait bien déjeuné, tout était prêt; on pouvait partir.

MADAME DE FLEURVILLE: Choisissez vos ânes, mes enfants. Commençons par les plus jeunes. Marguerite, lequel veux-tu?

MARGUERITE: Cela m'est égal, chère madame; celui que vous voudrez ils sont tous bons.

MADAME DE FLEURVILLE: Eh bien! puisque tu me laisses le choix, Marguerite, je te conseille de prendre un des deux petits ânes: l'autre sera pour Sophie. Ils sont excellents.

SOPHIE, avec empressement: J'en ai déjà pris un, madame: le gris clair; j'ai attaché sur la selle mon chapeau et mon châle.

MADAME DE FLEURVILLE: Comme tu t'es pressée de choisir celui que tu crois être le meilleur, Sophie! Ce n'est pas très aimable pour tes amies ni très poli pour Mme de Rosbourg et pour moi. Mais puisque tu as fait ton choix, tu garderas ton âne, et peut-être t'en repentiras-tu.

Sophie était confuse; elle sentait qu'elle avait mérité le reproche de Mme de Fleurville, et elle aurait donné beaucoup pour n'avoir pas montré l'égoïsme dont elle ne s'était pas encore corrigée. Camille et Madeleine ne dirent rien et montèrent sur les ânes qu'on leur désigna; Marguerite jeta un regard souriant à Sophie, réprima une petite malice qui allait sortir de ses lèvres, et sauta sur son petit âne.

Toute la cavalcade se mit en marche, Mmes de Fleurville et de Rosbourg en tête; Camille, Madeleine, Marguerite et Sophie les suivant, Nicaise et son fils fermant la marche avec l'âne aux provisions.

On commença par aller au pas, puis on donna quelques petits coups de fouet qui firent prendre le trot aux ânes; tous trottaient excepté celui de Sophie, qui ne voulut jamais quitter son camarade aux provisions. Elle entendait rire ses amies; elle les voyait s'éloigner au trot au galop de leurs ânes, et malgré tous ses efforts et ceux de Nicaise, son âne s'obstina à marcher au pas, sur le même rang que son ami. Bientôt les cinq autres ânes disparurent à ses yeux; elle restait seule, pleurant de colère et de chagrin; le fils de Nicaise, touché de ses larmes, lui offrit des consolations qui la dépitèrent bien plus encore.

" Faut pas pleurer pour si peu, mamzelle; de plus grands que vous s'y trompent bien aussi. Votre bourri vous semblait meilleur que les autres, c'est pas étonnant que vous n'y connaissiez rien, puisque vous ne vous êtes pas occupée de bourris dans votre vie. C'est qu'il a l'air, à le voir comme ça, d'un fameux bourri; moi qui le connais à l'user, je vous aurais dit que c'est un fainéant et un entêté. C'est qu'il n'en fait qu'à sa tête! Mais faut pas vous chagriner; au retour, vous le

passerez à mamzelle Camille, qui est si bonne qu'elle le prendra tout de même, et elle vous donnera le sien qui est parfaitement bon."

Sophie ne répondait rien ; mais elle rougissait de s'être attiré par son égoïsme de pareilles consolations. Elle fit toute la route au pas ; quand elle arriva à la halte désignée, elle vit tous les ânes attachés à des arbres ; ses amies n'y étaient plus ; elles avaient voulu l'attendre, mais Mme de Fleurville, qui désirait donner une leçon à Sophie, ne le permit pas : elle les emmena avec Mme de Rosbourg dans la forêt. Elles y firent une charmante promenade et une grande provision de fraises et de noisettes ; elles cueillirent des bouquets de fleurs des bois, et lorsqu'elles revinrent à la halte, leurs visages roses et épanouis et leur gaieté bruyante contrastaient avec la figure morne et triste de Sophie, qu'elles trouvèrent assise au pied d'un arbre, les yeux bouffis et l'air honteux.

Un bon petit diable, La comtesse de Ségur (1865)

Charles, dit « Charlot », orphelin de 12 ans, est élevé par sa cousine, la veuve Mac'Miche, âgée d'une cinquantaine d'années, d'une avarice sordide. Pour se venger de ce qu'elle lui fait subir, Charles lui joue des tours pendables, avec la complicité de Betty, la servante. Dès qu'il le peut, il va rendre visite à sa cousine Juliette, une jeune aveugle de 14 ans, qui vit avec sa sœur aînée, Marianne. La jeune fille joue le rôle du bon ange auprès de ce « petit diable », qu'elle exhorte à plus de douceur et de patience envers sa terrible cousine.

DOCILITÉ MERVEILLEUSE DE CHARLES

LES VISIÈRES

Charles, très content de son nouveau projet¹, sortit sans que sa cousine osât le rappeler en présence du juge ; il descendit à la cuisine, fit part à Betty de ce qu'avait dit le juge de paix et de l'idée que lui-même avait conçue.

BETTY: Non, Charlot, pas encore ; attendons. Puisque les visières² te garantiront des coups de ta cousine, tu ne pourras pas prouver que tu en portes les marques. Ils enverront un médecin pour t'examiner, et ce médecin ne trouvera rien ; tu passeras pour un menteur, et ce sera encore elle qui triomphera. Attendons ; je trouverai bien quelque chose pour te garantir quand les visières seront usées.

Charles comprit la justesse du raisonnement de Betty, mais il ne renonça pas pour cela à la douce espérance de mettre sa cousine en colère sans en souffrir lui-même.

" Seulement, pensa-t-il, j'attendrai à demain, quand ma culotte sera doublée. "

Il alla, suivant son habitude, chez Juliette, qui l'accueillit comme toujours avec un doux et aimable sourire.

JULIETTE: Eh bien, Charles quelles nouvelles apportes-tu ?

CHARLES: De très bonnes. À peine rentré, ma cousine m'a battu avec une telle fureur, que j'en suis tout meurtri, et que Betty m'a mis un cataplasme de chandelle.

JULIETTE, interdite: C'est cela que tu appelles de bonnes nouvelles ? Pauvre Charles ! Tu as donc résisté avec insolence, tu lui as dit des injures ?

CHARLES: Je n'ai rien dit, je n'ai pas bougé ; je l'ai laissée faire ; elle m'a donné deux coups de baguette, et, voyant que je ne résistais pas, puisque je te l'avais promis, elle m'a battu comme une enragée qu'elle est.

JULIETTE, les larmes aux yeux: Mon pauvre Charles ! Mais c'est affreux ! Je suis désolée ! Et tu as été en colère contre moi et mon conseil ?

1 Bâtu par Madame MacMiche, son projet est de rendre visibles auprès du juge les coups qu'elle lui porte.

2 Betty a prévu de coudre deux visières en cuir vernis, provenant des vieilles casquettes du cousin de Charles, dans son pantalon, pour que celui-ci ne souffre plus du mauvais traitement de Madame MacMiche.

CHARLES: Contre toi, jamais ! Je savais que c'était pour mon bien que tu m'avais fait promettre ça... Mais contre elle, j'étais d'une colère ! oh ! d'une colère ! Dans ma chambre, je me suis roulé, j'ai sangloté, crié; et puis j'ai été mieux, je me suis senti content de t'avoir obéi.

JULIETTE, attendri: Bon Charles ! Comme tu serais bon si tu voulais !

CHARLES: Ça viendra, ça viendra ! Donne-moi le temps. Il faut que tu me permettes de corriger ma cousine.

JULIETTE: Comment la corrigeras-tu ? Cela me semble impossible.

CHARLES: Non, non; laisse-moi faire, tu verras !

JULIETTE: Que veux-tu faire, Charles ? Quelque sottise, bien sûr !

CHARLES: Du tout, du tout; tu verras, je te dis ; tu verras ! "

Charles ne voulut pas expliquer à Juliette quels seraient les moyens de correction qu'il emploierait ; il lui promit seulement de continuer à être docile et poli ; il fallut que Juliette se contentât de cette promesse. Charles resta encore quelques instants ; il sortit au moment où Marianne, sœur de Juliette rentrait de son travail.

(...)

Charles laissa donc Juliette avec sa sœur Marianne, et il courut à la maison pour s'y trouver à l'appel de sa vieille cousine.

" Il ne faut pas que je la mette en colère aujourd'hui, dit-il ; demain, à la bonne heure ! "

Charles rentra à temps, écrivit pour Mme Mac'Miche des lettres, qu'elle trouva mal écrites, pas lisibles.

CHARLES: Voulez-vous que je les recopie, ma cousine ?

MADAME MAC'MICHE, rudement: Non, je ne veux pas. Pour gâcher du papier ? Pour recommencer à écrire aussi mal et aussi salement ? Toujours prêts à faire des dépenses inutiles ! Il semblerait que Monsieur ait des rentes ! Tu oublies donc que je te nourris par charité, que tu serais un mendiant des rues sans moi ? Et au lieu de reconnaître mes bienfaits par une grande économie, tu pousses à la dépense, tu manges comme un loup, tu bois comme un puits, tu déchires tes habits; en un mot, tu es le fléau de ma maison. "

Charles bouillait ; il avait sur la langue des paroles poliment insolentes, doucement contrariantes, enfin de quoi la mettre en rage.

« Oh ! si j'avais mes visières ! » se disait-il.

Mais comme il ne les avait pas encore, il avala son humiliation et sa colère, ne répondit pas et ne bougea pas.

Mme Mac'Miche recommença à s'étonner de la douceur de Charles.

" Je verrai bien ce que cela veut dire, se dit-elle, et si ce n'est pas une préparation à quelque scélératesse; ... il a un air que je n'aime pas...quelque chose comme de la rage contenue.... Par exemple, si cela dure c'est autre chose...Mais de qui ça vient-il ? Serait-ce Juliette ? Cette petite sainte n'y touche se donne le genre de prêcher, de donner des avis.... Je n'aime pas cette petite; elle m'impaciente avec cette figure éternellement calme, douce, souriante. Elle veut nous faire croire qu'elle est heureuse quoique aveugle, qu'elle ne désire rien, qu'elle n'a besoin de rien. Je la crois sans peine ! On fait tout pour elle ! On la sert comme une princesse.... Paresseuse ! Sotte ! Et quant à ce drôle de Charles, je le fouetterai solidement, puisqu'il ne se défend plus. "

Elle ne s'aperçut pas qu'elle avait parlé haut à partir de : " Je n'aime pas cette petite ", etc. ; elle releva la tête et vit Charles, toujours immobile, qui la regardait avec surprise et indignation ; elle s'écria :

" Eh bien ! que fais-tu là à te tourner les pouces et à me regarder avec tes grands bêtes d'yeux effarés, comme si tu voulais me dévorer ? Va-t'en à la cuisine pour aider Betty ; dis-lui de servir le souper le plutôt possible ; j'ai faim. "

Charles ne se le fit pas dire deux fois et s'esquiva lestement; il raconta à Betty ce que venait de dire sa cousine sans se douter qu'elle eût parlé tout haut.

" Il faut avertir Juliette et te révolter ouvertement, dit Betty.

CHARLES: Non, j'ai promis à Juliette d'être poli et docile pendant une semaine ; je ne manquerai pas à ma promesse ; ce qui ne m'empêchera pas de la faire enrager... innocemment, sans cesser d'être respectueux à l'apparence... quand j'aurai mes visières.

BETTY: Tu les auras demain, mon pauvre Charlot ; compte sur moi; je te préserverai tant que je pourrai.

CHARLES: Je le sais, ma bonne Betty, et c'est parce que tu m'as toujours protégé, consolé, témoigné de l'amitié, que je t'aime de tout mon cœur, comme j'aime Juliette; elle aussi m'a toujours aimé, encouragé et conseillé.... Seulement, je n'ai pas souvent suivi ses conseils, je l'avoue.

BETTY: Avec ça qu'ils sont faciles à suivre ! Il faut toujours céder, toujours s'humilier, à l'entendre !

CHARLES: Il me semble, moi, qu'elle a raison au fond ; mais je n'ai pas sa douceur ni sa patience; quand ma cousine m'agace, m'irrite, m'humilie, je m'emporte ; je sens comme si tout bouillait au dedans de moi, et si je ne me retenais, je crois en vérité que, dans ces moments-là, j'aurais une force plus grande que la sienne, que ce serait elle qui recevrait la rossée, et moi qui l'administrerais.

BETTY: Mais il faut dire à Juliette ce que sa cousine pense d'elle.

CHARLES: À quoi bon ? Ce que j'ai entendu ferait de la peine à la pauvre Juliette et ne servirait à rien ; elle sait que ma cousine ne l'aime pas, ça suffit. "

Le souper ne tarda pas à être servi tout en causant. Mme Mac'Miche fut avertie, descendit dans la salle et mangea copieusement, après avoir maigrement servi Charles, qui n'en souffrit pas cette fois, parce que Betty avait eu soin de lui donner un bon acompte avant de servir sur table; il mangea donc sans empressement et ne redemanda de rien ; la cousine n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles. Charles modeste et paisible, sobre et satisfait était pour Mme Mac'Miche un Charles nouveau, un Charles métamorphosé, un Charles commode.

Après son souper, Mme Mac'Miche, fatiguée de sa journée accidentée, donna congé à Charles, disant qu'elle allait se coucher. Charles, qui, lui aussi, avait soutenu plus d'une lutte, qui avait souffert dans son cœur et dans son corps, ne fut pas fâché de regagner sa couchette misérable, composée d'une paillasse, d'un vieux drap en loques, d'une vieille couverture de laine râpée et d'un oreiller en paille : mais quel est le lit assez mauvais pour avoir la faculté d'empêcher le sommeil, à l'âge heureux qu'avait Charles ? À peine couché et la tête sur la paille, il s'endormit du sommeil non du juste, car il était loin de mériter cette qualification, mais de l'enfance ou de la première jeunesse.

Les récréations du Petit Nicolas, Sempé et Goscinny.

Alceste a été renvoyé

Il est arrivé une chose terrible à l'école. Alceste a été renvoyé !

Ça s'est passé pendant la deuxième récré du matin. Nous étions tous là à jouer à la balle au chasseur, vous savez comment on y joue : celui qui a la balle, c'est le chasseur; alors, avec la balle il essaie de taper sur un copain et puis le copain pleure et devient chasseur à son tour. C'est très chouette. Les seuls qui ne jouaient pas, c'étaient Geoffroy, qui est absent ; Agnan, qui repasse toujours ses leçons pendant la récré, et Alceste, qui mangeait sa dernière tartine à la confiture du matin.

Alceste garde toujours sa plus grande tartine pour la deuxième récré, qui est un peu plus longue que les autres. Le chasseur, c'était Eudes, et ça n'arrive pas souvent : comme il est très fort, on essaie toujours de ne pas l'attraper avec la balle, parce que quand c'est lui qui chasse, il fait drôlement mal. Et là, Eudes a visé Clotaire, qui s'est jeté par terre avec les mains sur la tête; la balle est passée au-dessus de lui, et bingo elle est venue taper dans le dos d'Alceste qui a lâché sa tartine, qui est tombée du côté de la confiture. Alceste, ça ne lui a pas plu ; il est devenu tout rouge et il s'est mis à pousser des cris ; alors, le Bouillon — c'est notre surveillant — il est venu en courant pour voir ce qui se passait; ce qu'il n'a pas vu, c'est la tartine et il a marché dessus, il a glissé et il a failli tomber. Il a été étonné, le Bouillon, il avait tout plein de confiture sur sa chaussure. Alceste, ça a été terrible, il a agité les bras et il a crié:

— Nom d'un chien, zut ! Pouvez pas faire attention où vous mettez les pieds ? C'est vrai, quoi, sans blague!

Il était drôlement en colère, Alceste ; il faut dire qu'il ne faut jamais faire le guignol avec sa nourriture, surtout quand c'est la tartine de la deuxième récré. Le Bouillon, il n'était pas content non plus.

— Regardez-moi bien dans les yeux, il a dit à Alceste ; qu'est-ce que vous avez dit ?

— J'ai dit que nom d'un chien, zut, vous n'avez pas le droit de marcher sur mes tartines ! a crié Alceste.

Alors, le Bouillon a pris Alceste par le bras et il l'a emmené avec lui. Ça faisait chouic, chouic, quand il marchait, le Bouillon, à cause de la confiture qu'il avait au pied.

Et puis, M. Mouchabière a sonné la fin de la récré. M. Mouchabière est un nouveau surveillant pour lequel nous n'avons pas encore eu le temps de trouver un surnom rigolo. Nous sommes entrés en classe et Alceste n'était toujours pas revenu. La maîtresse a été étonnée.

— Mais où est donc Alceste? elle nous a demandé.

Nous allions tous lui répondre, quand la porte de la classe s'est ouverte et le directeur est entré, avec Alceste et le Bouillon.

— Debout ! a dit la maîtresse.

— Assis ! a dit le directeur.

Il n'avait pas l'air content, le directeur ; le Bouillon non plus; Alceste, lui, il avait sa grosse figure toute pleine de larmes et il reniflait.

— Mes enfants, a dit le directeur, votre camarade a été d'une grossièreté inqualifiable avec le Bouil... avec M. Dubon. Je ne puis trouver d'excuses pour ce manque de respect vis-à-vis d'un supérieur et d'un aîné. Par conséquent, votre camarade est renvoyé. Il n'a pas pensé, oh! bien sûr, à la peine immense qu'il va causer à ses parents. Et si dans l'avenir il ne s'amende pas, il finira au bagne, ce qui est le sort inévitable de tous les ignorants. Que ceci Soit un exemple pour vous tous!

Et puis le directeur a dit à Alceste de prendre ses affaires. Alceste y est allé en pleurant, et puis il est parti, avec le directeur et le Bouillon.

Nous, on a tous été très tristes. La maîtresse aussi.

— J'essaierai d'arranger ça, elle nous a promis.

Ce qu'elle peut être chouette la maîtresse, tout de même!

Quand nous sommes sortis de l'école, nous avons vu Alceste qui nous attendait au coin de la rue en mangeant un petit pain au chocolat. Il avait l'air tout triste, Alceste, quand on s'est approchés de lui.

— T'es pas encore rentré chez toi ? j'ai demandé.

— Ben non, a dit Alceste, mais il va falloir que j'y aille, c'est l'heure du déjeuner.

Quand je vais raconter ça à Papa et à Maman, je vous parie qu'ils vont me priver de dessert.

Ah! c'est le jour, je vous jure...

Et Alceste est parti, en traînant les pieds et en mâchant doucement. On avait presque l'impression qu'il se forçait pour manger. Pauvre Alceste, on était bien embêtés pour lui. Et puis, l'après-midi nous avons vu arriver à l'école la maman d'Alceste, qui n'avait pas l'air contente et qui tenait Alceste par la main. Ils sont entrés chez le directeur et le Bouillon y est allé aussi.

Et un peu plus tard, nous étions en classe quand le directeur est entré avec Alceste, qui faisait un gros sourire.

— Debout ! a dit la maîtresse.

— Assis ! a dit le directeur.

Et puis il nous a expliqué qu'il avait décidé d'accorder une nouvelle chance à Alceste. Il a dit qu'il le faisait en pensant aux parents de notre camarade, qui étaient tout tristes devant l'idée que leur enfant risquait de devenir un ignorant et de finir au bagne.

— Votre camarade a fait des excuses à M. Dubon, qui a eu la bonté de les accepter, a dit le directeur; j'espère que votre camarade sera reconnaissant envers cette indulgence et que, la leçon ayant porté et ayant servi d'avertissement, il saura racheter dans l'avenir, par sa conduite, la lourde faute qu'il a commise aujourd'hui. N'est-ce pas ?

— Ben... oui, a répondu Alceste.

Le directeur l'a regardé, il a ouvert la bouche, il a fait un soupir et il est parti. Nous, on était drôlement contents; on s'est tous mis à parler à la fois, mais la maîtresse a tapé sur la table avec une règle et elle a dit:

— Assis, tout le monde. Alceste, regagnez votre place et soyez sage. Clotaire, passez au tableau. Quand la récré a sonné, nous sommes tous descendus, sauf Clotaire qui est puni, comme chaque fois qu'il est interrogé. Dans la cour, pendant qu'Alceste mangeait son sandwich au fromage, on lui a demandé comment ça s'était passé dans le bureau du directeur, et puis le Bouillon est arrivé.

— Allons, allons, il a dit, laissez votre camarade tranquille; l'incident de ce matin est terminé, allez jouer ! Allons !

Et il a pris Maixent par le bras et Maixent a bousculé Alceste et le sandwich au fromage est tombé par terre.

Alors, Alceste a regardé le Bouillon, il est devenu tout rouge, il s'est mis à agiter le bras, et il a crié:

— Nom d'un chien, zut! C'est pas croyable ! Voilà que vous recommencez ! C'est vrai, quoi, sans blague, vous êtes incorrigible !